

### ❖ Non, les soldats ne sont pas partis la fleur au fusil

C'est la grande question du consentement à la guerre. Longtemps s'est imposée l'image des soldats plein d'enthousiasme prenant le train pour le front à l'été 14. Comme dans le tableau *Le Départ des Poilus*, du peintre américain Albert Herter, suspendu gare de l'Est depuis 1926 (avec quelques intermittences). Ou les photos de scènes de liesse prises aux premiers jours de la mobilisation, qui étaient pour beaucoup des mises en scène destinées à insuffler un esprit patriotique. D'ailleurs, il y avait exactement les mêmes, côté allemand.



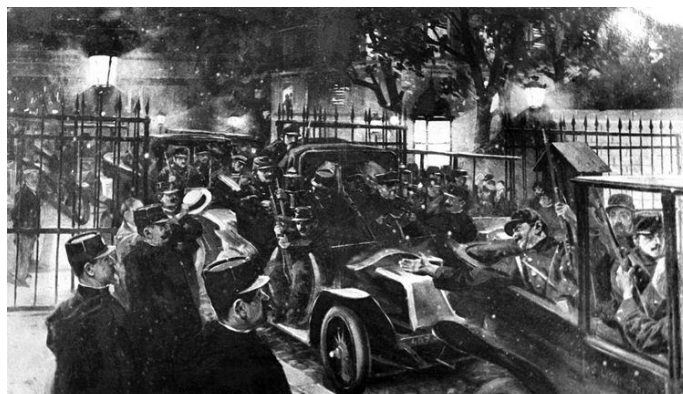
«Le Départ des poilus», Albert Herter, 1926.

S'il y a bien eu quelques scènes de fanfaronnades, d'autant qu'on croyait alors à une guerre courte, il est désormais établi depuis une bonne trentaine d'années qu'il n'y a pas eu d'enthousiasme général. *«L'idée du consentement des sociétés à la guerre n'est plus tenable»*, pour Nicolas Offenstadt. *«Les sentiments ont été contrastés selon les pays et selon les milieux sociaux. Ce qu'on lit dans beaucoup de témoignages de soldats, c'est surtout de la tristesse et de la gravité.»* A bien regarder le tableau de Herter, ces sentiments sont également représentés. *«La plupart des soldats ne partaient pas par conviction idéologique mais par devoir familial et social, parce qu'ils n'avaient pas le choix. On peut faire la guerre sans pour autant adhérer à tout ce qu'elle sous-tend, on peut faire la guerre sans se révolter mais sans idéologie non plus.»*

Pour l'historienne Annette Becker (de Paris X, auteure de *Voir la Grande Guerre : un autre récit 1914-1918* à paraître en octobre chez Armand Colin), *«le mot qu'il faut employer est celui écrit dès 1915 par Marc Bloch dans son journal de guerre : "Les hommes pour la plupart n'étaient pas gais. Ils étaient résolus, ce qui vaut mieux."»* Cela veut dire qu'on n'était pas enthousiaste à l'idée de partir à la guerre mais qu'on considérait que c'était ce qu'il fallait faire. L'idée qui prévalait était que quand on est attaqué, il est de son devoir patriotique de défendre la République.»

### ❖ Non, les taxis de la Marne n'ont pas sauvé Paris

Même s'ils y ont contribué. Ce mythe-là s'est installé très tôt. Début septembre 1914, l'armée française est en difficultés face à l'avancée allemande. Paris est menacé. Le 6 septembre, le général Joffre lance une contre-attaque, la bataille de la Marne. Il faut des renforts, mais les trains sont désorganisés. Le général Gallieni a alors l'idée de réquisitionner les taxis parisiens pour acheminer des hommes en urgence. Les 6, 7 et 8 septembre 1914, environ 4 000 hommes de la 7e division d'infanterie sont transportés en urgence par taxi (rémunérés) vers Sillery-le-Long et Nanteuil-le-Haudouin. C'est une goutte d'eau par rapport aux forces en présence.



Reproduction d'un dessin des taxis de la Marne. (AFP)

«L'affaire n'a aucune importance du point de vue militaire. Il y avait un million d'hommes de chaque côté, ce ne sont pas les quelques milliers d'hommes transportés par les taxis qui ont changé quelque chose à l'issue de cette bataille», confirme Jean-Jacques Becker, qui préside le centre de recherche de l'Historial de la Grande Guerre (Péronne). «Mais elle a eu un effet psychologique important sur la suite des événements, en montrant que l'armée française avait la volonté de tout mettre en œuvre pour contenir la ruée allemande.» Les taxis de la Marne, c'est aussi la voiture, le progrès, à une époque où le principal moyen de transport restait la voiture à cheval. Cette image de modernité a sans doute aidé au mythe.

#### ❖ **Oui, des scènes de fraternisation ont eu lieu...**

Durant l'hiver 1914, plusieurs de ces scènes de fraternisation ont bien eu lieu dans les tranchées de la Première Guerre mondiale. Pour Rémy Cazals, professeur émérite d'histoire contemporaine à l'Université Toulouse 2, il ne s'agit pas de légendes mais de faits localisés. "La fête de Noël a été un peu le détonateur. La trêve a concerné principalement les Britanniques et les Allemands. Ces peuples sont majoritairement chrétiens. Noël est donc une fête importante", explique le co-auteur de *"Frères de tranchées"*. "Chacun avait reçu des cadeaux. Les Allemands avaient des sapins. Ils ont mis des bougies et les ont illuminées. Ils sont allés en apporter aux Anglais et cela a commencé comme ça. C'était un phénomène spontané. Il suffisait que l'un d'entre eux fasse un premier geste". Ils échangeront des poignées de mains, du chocolat, des cigarettes, etc.

Du côté des Français, les actes de fraternisation ont en revanche été moins nombreux : "Cela s'explique peut-être par le fait qu'une partie du pays était envahie par les Allemands. Ce sont quand même des ennemis qu'on n'aime pas beaucoup et qu'on veut chasser du territoire. Certains Français ont cependant aussi participé à la trêve".

Selon ce spécialiste de 14-18, ces rapprochements entre combattants ennemis se sont produits en raison de leur très grande proximité sur le front : "Ils savent très bien que s'ils vivent dans la boue, les autres en face vivent aussi dans les mêmes conditions. Les tranchées sont proches. Il y a une espèce de communauté de situation et de souffrance, qui fait que dans ce cas précis, on a cessé de se tirer dessus, puis on s'est avancé, on s'est rencontré et on a échangé des produits".

Ces contacts se manifestent aussi d'autres façons. À certains endroits, les soldats communient tout spécialement à travers la religion en cette période de Noël. "Les Allemands chantaient une de leurs chansons, nous une des nôtres, jusqu'à ce que nous entamions 'O Come All Ye Faithful', et que les Allemands reprennent avec nous l'hymne en latin 'Adeste Fideles'. Et alors je me suis dit : 'Eh bien, c'est vraiment une chose extraordinaire – deux nations chantant le même chant de Noël en pleine guerre'", raconte ainsi le soldat Graham Williams de la London Rifle Brigade dans l'une de ses lettres.

#### **Un match de football : mythe ou réalité ?**

Ce cessez-le-feu est aussi l'occasion de s'occuper des morts, comme le décrit Rémy Cazals : "En dehors des périodes de trêve, on se tire dessus. On a du mal à récupérer les corps qui restent dans le No Man's Land, c'est-à-dire entre les deux tranchées ennemies. On a donc profité de la trêve pour les enterrer et même pour faire une cérémonie religieuse". Mais l'un des épisodes les plus emblématiques de cette fraternisation de Noël 1914 est la tenue d'une partie de football en pleine zone de combats entre Britanniques et Allemands. Le 11 décembre dernier, l'UEFA a même érigé un monument à Ploegsteert en souvenir de "cette rencontre de la paix".

Plusieurs documents ont d'ailleurs relaté cet épisode de la Grande Guerre. Cité dans *"Frères de tranchées"*, le rapport d'un lieutenant allemand détaille : "Nous avons marqué les buts avec nos képis. Les équipes ont été rapidement formées pour un match sur la boue gelée, et les Fritz ont battu les Tommies 3 à 2". Ce score a aussi été repris dans l'édition du journal britannique *"The Times"* du 1er janvier 1915 en se basant sur une lettre d'un docteur britannique de la London Rifle Brigade : "Le régiment a eu un match de football contre les Saxons, qui les ont battu 3-2".

Un an plus tard, les fraternisations de Noël ne se répètent pas de la même manière. "Il y en a eu mais c'était beaucoup moins important. Sachant ce qu'il s'était passé en 1914, les autorités ont fait très attention. Les chefs n'aimaient pas cela. Ils étaient là pour mener une guerre et pas pour permettre aux soldats de fraterniser", décrit Rémy Cazals. L'historien note toutefois que si l'histoire a surtout retenu la trêve de Noël 1914, de nombreuses fraternisations ont eu lieu tout au long du conflit : "Par exemple le 10 décembre 1915, entre les Français et les Allemands du côté de Neuville-Saint-Vaast dans le Nord-Pas-de-Calais. L'élément qui provoque la trêve, ce n'est pas Noël mais c'est la pluie. Les

tranchées sont inondées, il faut sortir. Il ne faut pas croire qu'on tombe dans les bras les uns les autres tout de suite. On se regarde d'abord avec méfiance. On s'est tiré dessus pendant des jours et des jours, peut-être que les ennemis vont recommencer, mais non, ils ne le font pas. On se rapproche et on fraternise."

Dans ce secteur, un caporal français Louis Barthas, connu pour ses "*Carnets de guerre*", décrit ces moments intenses et exprime un souhait : "Qui sait ? Peut-être un jour sur ce coin de l'Artois on élèvera un monument pour commémorer cet élan de fraternité entre des hommes qui avaient l'horreur de la guerre et qu'on obligeait à s'entre-tuer malgré leur volonté". Cent ans après, ce monument imaginé par le tonnelier Barthas devrait voir le jour en décembre 2015 grâce à la mobilisation du réalisateur du film "*Joyeux Noël*" Christian Carion et de la communauté urbaine d'Arras. Pour Rémi Cazals, cet édifice sera le plus beau des hommages rendus à ces soldats. Pendant longtemps, ces épisodes de fraternisation ont en effet été occultés pour ne pas entacher une "histoire restée patriotique", selon lui. "C'est un sujet peu connu, mais qu'il fallait défricher. J'y suis très sensible", souligne l'historien. "C'est une grande boucherie avec quelques lueurs d'humanité".